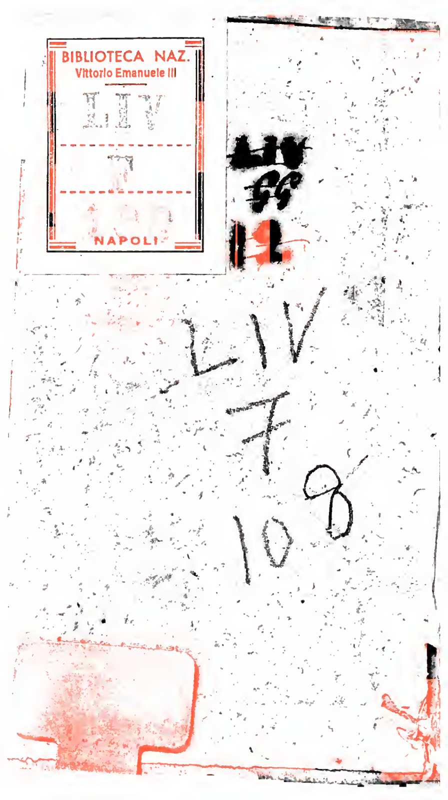
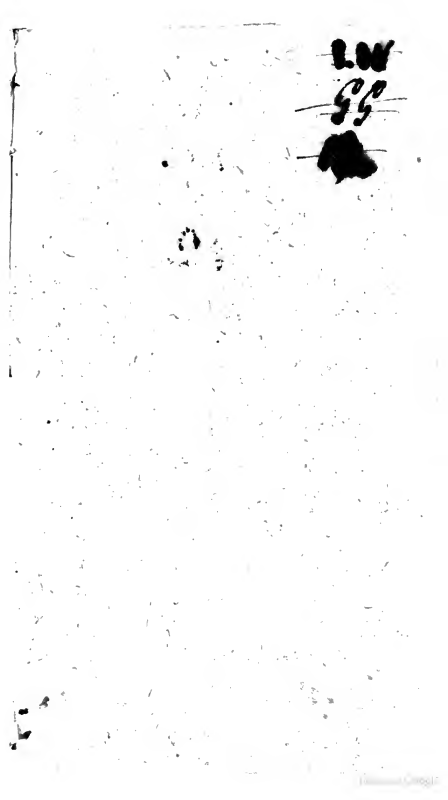
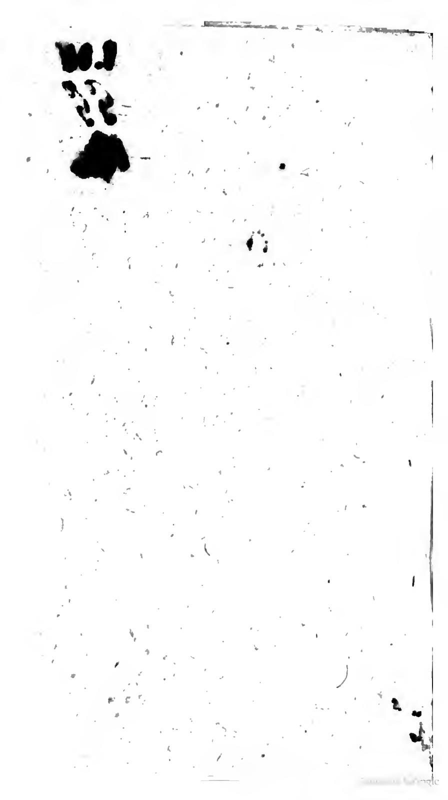
26







HISTOIRE
DE
NICOLAS I.
ROY
DU PARAGUAI,
ET
EMPEREUR DES MAMELUS,

Rybauni tricolor.

chianni se [illegible]

Incolarit [illegible]

Paris [illegible]

[illegible] Tourbie

Vuh

[illegible] B.M

HISTOIRE
DE
NICOLAS I.
ROY
DU PARAGUAI,
ET
EMPEREUR DES MAMELUS.



A SAINT PAUL.

1756.

AVERTISSEMENT
DU LIBRAIRE.

JE n'ignore pas les défauts de l'Histoire que je présente au Public; on me les a assez montrés. J'aurois du en faire enlever toutes les taches, répétitions de phrases, négligence de stile, &c. J'ai cru devoir les y laisser. J'aurois même pu aisément faire augmenter & embellir l'Ouvrage; mais j'ai compris qu'il me seroit plus utile, & plus agréable au Public de le donner tel que je l'ai reçu. Un bon Pilote, homme plus sensé que sçavant, l'a écrit sur ce que

bes personnes sages & instruites de cette affaire singuliere lui en ont déclaré, & sur ce qu'il en a vu lui-même. L'air marin & l'air même sauvage que cette Histoire a pris au-delà & sur les mers où elle a été faite, ne peuvent que plaire aux Connoisseurs, & en assurer la vérité & mon gain.

Il est bon d'avertir encore que tout ce que les Gazettes publient au sujet de Nicolas I. est absolument faux & destitué de vraisemblance, comme on le verra par cette Histoire.

HISTOI-

HISTOIRE
DE
NICOLAS I.
ROY
DU PARAGUAI,
ET
EMPEREUR DES MAMELUS.

DES Mêmoires récemment arrivés du nouveau Monde, nous mettent à portée de faire connoître au Public le fameux Nicolas I. Roi du Paraguai & Empereur des Mamelus. Nous croyons que ſon Hiſtoire ſera d'autant plus interreſſante qu'on y verra avec étonnement un homme ambitieux, né ſous une chaumiere, concevoir les projets les plus vaſtes, ſuivre un plan de conduite réfléchi, lequel

feroit honneur aux Politiques les plus expérimentés, prévoir les inconvenients sans nombre qui s'oppofoient à ses desseins, analyser le cœur de l'homme, le faire servir à sa grandeur en le remuant par des ressorts cachés, & s'élever comme insensiblement de l'état le plus abject, à la puissance suprême.

Cet Ouvrage servira encore à convaincre de la vérité de cette maxime : *Que les grands scélérats sont presque toujours des hommes de génie*, & que tel qui périt sur l'échafaut, seroit peut-être placé dans le Temple de l'Immortalité à côté des Héros amis de l'humanité & de la Patrie, si la vertu eût eu sur son cœur l'empire que le

le crime y exerça. Quel Général d'armée, quel Miniſtre que Cromwel! s'il n'eût point été un enthouſiaſte, & ſi ſa main, au lieu de flatter l'hydre de la rebellion, eût combattu pour la bonne cauſe. Tant d'autres audacieux dont le nom ſeul fait frémir aujourd'hui le bon citoyen, ſeroient des modeles de courage & de fidélité, ſi le patriotiſme les eût inſpirés, & s'ils ne fuſſent pas ſortis des bornes du rigoureux devoir.

CHAPITRE PREMIER.

Naiſſance de Nicolas Roubiouni.

Nicolas Roubiouni nâquit en 1710 dans une petite Bour-

gade de l'Andalousie, nommée Taratos. Son pere étoit un vieux Militaire qui parloit souvent des combats & des siéges où il s'étoit trouvé, & qui s'embarrassoit très-peu de l'éducation de ses enfants ; aussi devinrent-ils presque tous le fléau & le tourment de sa vieillesse. Nicolas entr'autres apporta en naissant les inclinations les plus perverses & les plus corrompues. Au reste comme les détails de son enfance n'ont rien qui soit digne de l'attention du Public, nous observerons qu'à l'âge de dix-huit ans ayant voulu assassiner un particulier, il fut obligé de sortir de son pays natal, n'emportant de la maison paternelle que deux pisto-

pistolets & une bague d'un assez grand prix, laquelle appartenoit à sa mere.

CHAPITRE II.

Filouteries de Roubiouni.

Ce fut à Séville que Roubiouni se refugia. A peine y fut il arrivé, qu'il vendit la bague & les pistolets que la nécessité lui rendoit inutiles; car il falloit vivre, & il étoit dans cette Ville sans aucune connoissance. Le peu d'argent que ce vol domestique lui avoit procuré, ne tarda pas à être mangé. Quand il se vit absolument sans ressource, il fréquenta les Jeux publics & les Eglises. Qui croira que cela l'ait fait vivre du-

durant près de quatre ans ? Une chose lui réussissoit singulierement; c'est que dans les Caffes & dans les Jeux de Paulme il payoit de beaucoup d'effronterie, & que dans les Eglises il étoit hypocrite & très-adroit.

Cependant parvenu à l'âge de vingt deux ans, Roubiouni qui avoit de la figure & un air modeste quand il vouloit se composer, crut devoir faire quelque chose. Il se sentit né pour figurer dans une grande Maison; car remarquez qu'il avoit toujours cherché à vivre à son aise & sans rien faire. Il entra donc chez une dévote en qualité de laquais: cette dévote l'affectionnoit depuis longtems: elle l'avoit souvent

vent vû dans les Eglises, & avoit été touchée de tant de piété soutenue par l'éclat de la jeunesse & par la force de l'âge. On a sçu depuis qu'une femme du commun s'étoit mêlée de cette intrigue, & qu'elle avoit fait souhaiter à Roubiouni de s'attacher au service de Dona Maria Della Cupidita.

CHAPITRE III.

Roubiouni Laquais.

Il n'y avoit pas huit jours que Roubiouni étoit Laquais, qu'on s'appercevoit déjà qu'il étoit sur un très-bon pied dans sa nouvelle condition. Il n'obéissoit presque point aux or-

dres de Dona Maria. Au contraire il prenoit un ton de maître dont on ne tarda pas à deviner la cause. La maison de la dévote devint bientôt le rendez-vous de tous les amis de Roubiouni. Il leur donnoit insolemment des repas chez sa maîtresse; & qui plus est, la Dame Della Cupidita loin de le trouver mauvais, ordonnoit à son Cuisinier de faire ce que *Medelino* (car c'étoit son nouveau nom) jugeroit à propos de demander; qu'elle avoit ses raisons pour cela; que ce garçon n'étoit pas ce qu'il paroissoit; qu'en un mot telle étoit sa volonté, & qu'elle ne vouloit pas qu'on y trou-

vat

vat à redire. Cependant la réputation de la bonne Dame en souffroit un peu. On trouvoit singulier dans le monde qu'une veuve de quarante ans eût tant de charité, & qu'un Laquais de vingt-deux ou vingt-trois ans exerçât tant d'empire sur l'esprit d'une dévote. Enfin les choses allerent a un tel excès, qu'en 1733 un frere de Dona Maria, Colonel d'un Régiment de Cavalerie, fut obligé de venir a Séville pour chasser ce malheureux, & faire cesser le scandale.

CHA-

CHAPITRE IV.

Roubiouni Muletier.

Roubiouni forcé de quitter Séville, se refugia dans une Bourgade qui en est à 4 ou 5 lieues. Il esperoit de jour en jour que les Grenadiers rejoindroient l'Armée, & qu'il pourroit peut-etre rentrer chez Dona Maria ; mais cette dévote étant morte deux ou trois mois après sa sortie, soit de dépit, soit de honte de l'éclat que son histoire avoit fait, notre Avanturier ne sçachant quel parti prendre, s'attacha à un paysan qui avoit vingt ou trente mulets à conduire, & qui transportoit d'une Ville à une

une autre, tantôt des grains & tantôt des étoffes. Il se fit donc Conducteur de mulets, & ne tarda pas à devenir le plus insolent & le plus effronté de ceux qui font ce métier. Son plus grand talent surtout étoit de déclamer avec emportement contre tous les usages reçus ; & comme il avoit naturellement beaucoup d'esprit & de feu, il persuadoit trop facilement de crédules paysans qui l'écoutoient comme un oracle, & applaudissoient à tout ce qu'il disoit.

Un jour il fit sentir à ses camarades qu'au lieu de payer les droits d'entrée, ils devoient garder cet argent pour boire. La proposition fut re-

çue avec avidité, & il fut arrêté au milieu d'une campagne qu'on s'armeroit de bâtons, & que ce seroit de cette monnoie qu'on payeroit les Commis. Roubiouni fut choisi pour porter la parole, & les premiers coups, si cela étoit nécessaire.

Quand les Muletiers arriverent à la porte de Medina Sidonia, les Commis ne manquerent pas, selon leur coutume, de demander les droits dus au Roi. Un d'eux s'étant présenté pour fouiller: *Tu es mort*, s'écria Roubiouni, en lui déchargeant un coup de son fouet sur la tête, & en effet il fit voler la cervelle du malheureux Employé, & l'étendit

dit mort à ses pieds. Deux autres Commis, témoins de ce meurtre, crierent au secours en mettant l'épée à la main. A l'instant les Muletiers font pleuvoir sur eux une grêle de pierres. Les vitres du Bureau furent brisées, les Régistres dechirés, le Comptoir pillé, & les Gardes de la porte obligés de s'enfuir.

Roubiouni & ses compagnons entrerent triomphants dans la Ville, se vantant d'avoir aboli les impôts. Leur premier soin fut d'aller dépenser au Cabaret l'argent de la Ferme des Aides. A peine y étoient-ils entrés, qu'ils apprirent de bonne part que cinq ou six Cavaliers étoient com-

mandés pour les arrêter à une lieue de la Ville, quand ils retourneroient chez eux. Cet avis déconcerta tellement nos intrépides Muletiers, que le Chef de l'entreprise ayant lu sur leur visage la frayeur dont ils étoient pénétrés, crut que de tels gens pourroient fort bien l'abandonner dans le péril, & que le plus sûr étoit de se tirer adroitement de ce mauvais pas.

Il ne dit rien de cette résolution secrette à ses camarades; au contraire leur ayant représenté que quinze hommes pouvoient en battre six, il les rassura & fit semblant d'aller acheter des pistolets de poche, afin d'être en état, disoit-il, de faire face à l'ennemi.

Il

Il sortit en effet: mais ce fut pour aller chez une vieille femme de sa connoissance, qui lui prêtoit souvent des habits de caractere, sous lesquels il faisoit de tems en tems d'assez bons coups sur les grands chemins: car quand il étoit désoeuvré chez son maître le Muletier, il prétextoit des raisons d'aller à Medina Sidonia, & il dévalisoit les passants. Il choisit donc chez cette recéleuse des habits de Cordelier, & sous ce nouvel accoutrement il prit audacieusement le chemin où il sçavoit que les six Cavaliers étoient postés. Le Brigadier croyant voir un Religieux, lui demanda s'il n'avoit pas vu des Muletiers sur la

la route. *Monsieur,* répondit Roubiouni, *on prétend que vous êtes trahis; & que ces coquins tâchent de gagner Cordoüe.*

Le Brigadier trompé par cette fausse confidence, partit avec sa troupe à toute bride, & courut, dit-on, jusqu'à cette Ville. Roubiouni voyant que ce tour lui avoit si bien réussi, retourna promptement à Medina-Sidonia, instruisit les Muletiers de tout ce qui s'étoit passé, leur conseilla de retourner chez eux, & reconduisit lui-même ses mulets chez son Maître à qui il dit adieu, après s'être fait payer de ses gages. Il avoit eu soin avant tout de recevoir mille pia-

piaſtres d'un Marchand, & il ſe garda bien de les remettre au Payſan qu'il ſervoit. Il partit donç emportant l'eſtime & l'argent de Jacques Hurpinos, qui ſçut trop tard que Nicolas Roubiouni avoit enlevé le plus clair de ſon bien après avoir aſſaſſiné un Commis.

CHAPITRE IV.

Roubiouni à Malaga.

Roubiouni fit tant de diligence qu'il arriva à Malaga. Quoiqu'il ſe crût en ſureté dans cette Ville, il jugea à propos de ſupprimer le fameux nom de Roubiouni, & de ne ſe plus faire appeller que Nicolas. Confondu à Malaga

dans la troupe des Etrangers qui fréquentent cette Ville, & commercent dans son port, il vécut durant prés de 10 ans, n'ayant pour tout bien que les mille piastres de Hurpinos, & beaucoup d'industrie. On sent que ses finances baissoient de jour en jour; c'est même un prodige, que s'étant adonné au jeu, il ait pû subsister si long-tems: mais il étoit adroit comme nous l'avons déja observé.

Cependant se trouvant sans le sol en 1743, il résolut de fréquenter les Eglises de nouveau: mais comme il étoit trop connu à Malaga pour y jouer le rôle d'homme inspiré, il crut devoir changer le lieu de la scene. Il courut donc de Ville

en Ville, & se fixa enfin à Saragosse où les Jésuites ont une très-belle maison.

Il eut beau faire le saint dans ce pays-là, il n'y trouva point de dévotes, moins encore de bourses à couper. Les Arragonois sont toujours, dit-on en sentinelle autour de leur gousset ; & l'on prétend même que ceux d'entr'eux qui ont de l'argent sont si ombrageux qu'on n'en peut approcher de cent pas.

Roubiouni voyant que le Ciel d'Arragon étoit de fer & d'airain pour lui, & qu'il pourroit très-bien arriver qu'il y mourût de faim, se détermina enfin après deux ans passés dans la plus extrême indigen-

ce, a embraſſer un état ſolide qui lui aſſurât du moins la nourriture & l'habit. Il étoit fatigué de la vie errante & vagabonde qu'il menoit depuis ſi longtems: il avoit d'ailleurs l'affaire de Medina Sidonia ſur le cœur, & il craignoit à chaque inſtant d'être arreté. La vie des Cartouches de ce pays-la qu'il avoit lûe dans ſes momens de délaſſement, l'avoit touché; & comme il étoit homme de tête, il jugea qu'en vivant comme eux, il pourroit très-bien finir de même.

Ces réflexions fortifiées par la néceſſité cruelle qui le preſſoit, l'engagerent à ſolliciter ſon entrée dans quelque Maiſon Religieuſe.

CHAPITRE V.

Nicolas est reçu Jésuite.

Nicolas se présenta au Recteur des Jésuites pour être reçu dans la Compagnie en qualité de Frere. Il dit qu'il sçavoit la cuisine, que d'ailleurs il étoit fort & vigoureux, & qu'on l'employeroit aux fonctions ausquelles on le croiroit propre. Le Recteur ayant fait d'abord quelque difficulté sur son âge, car Nicolas avoit alors trente-neuf ans, crut devoir l'éprouver au moins durant trois mois. Au bout de ce tems, ce Pere croyant appercevoir en lui de la douceur, de la modestie, & surtout

tout beaucoup de vocation pour l'Ordre, le reçut enfin, & l'envoyat au Noviciat. Il s'y comporta si bien que l'on crut devoir s'assurer pour toujours d'un si bon Sujet, & comme il demanda à faire ses vœux, on n'eut garde de s'y opposer. On l'envoya ensuite dans un College de la Compagnie, où il fut chargé de la dépense. Comme il avoit de l'argent en abondance, qu'on ne lui demandoit presque aucun compte de l'emploi qu'il en faisoit, par ce qu'il avoit les dehors d'un parfait Religieux, toutes ses passions se rallumerent, & il chercha à les satisfaire sans scrupule. Il ne s'appliqua qu'à sauver les ap-

apparences. Comme il étoit obligé de faire les provisions, il s'éloignoit assez souvent de douze ou quinze lieues de la Ville, sous prétexte de chercher le bon marché. Car il passoit pour très-œconome, & quoiqu'il donnât peut-être plus de mille écus par an à ses plaisirs, on étoit persuadé que les finances de la Maison n'avoient jamais été si bien administrées, tant il est vrai que des hommes d'ailleurs très-éclairés, peuvent être la dupe d'un coquin.



CHA-

CHAPITRE VI.

Frere Nicolas devient éperdûment amoureux d'une jeune Espagnole.

Dans ses différens voyages, Frere Nicolas eut occasion de voir plusieurs fois une jeune personne de quinze ou seize ans, fille unique d'un riche Marchand établi à Huesca. Elle s'appelloit Dona Victoria Fortieri. Beaucoup de modestie ajoutoit à sa rare beauté, & comme elle avoit d'ailleurs une dot très-honnête, elle étoit recherchée par les jeunes gens des meilleures Maisons de la Ville.

Qui croira que Roubiouni, que Frere Nicolas eût imaginé de

de se mettre sur les rangs? Il le fit cependant, & malheureusement pour la belle Victoria, avec trop de succès.

Il faut développer cette intrigue pour faire connoître le personnage.

Frere Nicolas loua un appartement dans le voisinage de Dona Victoria. Il commença avant tout par se faire faire de très-beaux habits; & comme il n'étoit pas connu dans cette Ville, il s'y montra sous l'extérieur d'un laïc, & chercha à s'introduire chez M. Fortieri. Il ne tarda guéres à être un des meilleurs amis de ce Marchand que l'apparence de la probité trompa, parce qu'il étoit

étoit lui-même un très-parfaitement honnête homme.

Frere Nicolas le fit passer pour un bon Gentilhomme d'Andalousie, qui avoit vendu son Régiment, & un peu de patrimoine pour vivre tranquile & dans l'aisance : il insinua même que s'il trouvoit à Huesca une personne qui lui convînt, il se fixeroit volontiers en Arragon, où il se portoit beaucoup mieux que dans son pays natal.

Cependant comme il ne pouvoit s'absenter plus de trois ou quatre jours de suite de son Couvent, il reprenoit au tems marqué les habits de S. Ignace, & partoit, durant la nuit, de la Ville où demeu-

roit

roit la charmante Victoria. Il continua ce manége pendant près de ſix mois, & enfin il ſuppoſa tant de lettres & tant de papiers de toute eſpece, que M. Fortieri qui n'approfondiſſoit pas trop les choſes, le crut un trèsbon parti pour ſa fille.

CHAPITRE VII.

Frere Nicolas ſe marie à la face de toute une Ville.

Cet infâme Séducteur oſa donc au mépris de ſes vœux faire publier des Bancs ſous le nom de Comte de la Emmadès, & ſe marier à la vûe de toute une Ville où il pouvoit être reconnu à chaque inſtant.

Il vécut avec Dona Victoria près d'un an, c'est-à-dire jusqu'en 1752 que ses Supérieurs ayant cru appercevoir quelque chose d'équivoque dans sa conduite, jugerent à propos de l'envoyer à quarante lieues de Sarragosse, pour être Portier d'un Noviciat.

Ce déplacement fut un coup de foudre pour Frere Nicolas qui voyoit par-là tous ses projets dérangés. Car quoiqu'il se supposât éternellement des affaires pressantes pour pallier ses fréquentes & longues absences d'auprès de Victoria Fortieri, il la voyoit cependant deux ou trois fois par mois, & passoit plusieurs jours de suite avec elle. Il avoit soin d'ail-

d'ailleurs de lui fournir, *aux depens de la Compagnie*, tout ce qui lui étoit néceſſaire. Il ſe vit donc contraint de l'abandonner pour toujours, la laiſſant groſſe d'un garçon dont elle accoucha cinq mois & demi après ſon départ.

Frere Nicolas ſe douta bien que ce miſtére éclateroit, & qu'il n'étoit point en ſûreté en Eſpagne. Dans cette étrange poſition, il auroit bien voulu quitter pour jamais ſon habit & ſa Patrie; mais comme on commencoit à éclairer ſes démarches, & qu'il étoit ſans argent, car il n'avoit pas pu emporter la dot de Mademoiſelle Fortieri, il demanda à ſuivre les Miſſionnaires qui

partoient pour l'Amérique. On le lui permit sans peine, parce qu'il s'étoit laissé entamer, & qu'on croyoit que c'étoit le moyen d'être débarrassé d'un assez mauvais sujet. En attendant le départ des RR. PP. on le mit pour quelques mois dans une Maison où on ne lui donna point d'emploi.

CHAPITRE VIII.

Révolte de Frere Nicolas, & de quelques autres Freres Jésuites.

Ce fut vers ce tems-là, c'est-à-dire au commencement de 1753, que les Prêtres de la Société crurent devoir se faire distinguer des Freres laïcs dans l'intérieur de leurs Maisons. Il

parut

parut tout simple de pratiquer ce qui étoit déja en usage en France & en plusieurs autres pays parmi les Jésuites, c'est-à-dire, de faire un Réglement qui astreignît les Freres laïcs à porter un chapeau en tout tems.

Il revint quelque chose de cette innovation aux Freres qui étoient en grand nombre dans la Maison où se trouvoit alors Frere Nicolas. Aussi-tôt ils s'assemblent en tumulte, & déliberent pour sçavoir ce qu'il convenoit de faire dans des circonstances si délicates & si critiques. Les avis furent partagés sur le parti qu'il falloit prendre; enfin Frere Nicolas déclara que si on

voúloit les forcer à porter le fatal chapeau, il falloit prouver aux Supérieurs que les Freres, tout Freres qu'ils sont, n'ont pas moins d'autorité dans la Compagnie que les Prêtres, & que si l'on persistoit à exiger une chose aussi déraisonnable, il falloit quitter la Société, & mettre le feu au Couvent.

Les Freres quoique fort irrités, ayant rejetté cet avis comme trop violent, chercherent à prouver aux PP. Jésuites qu'il falloit que chaque chose restât en sa place, & pour cela, voici l'expédient dont ils s'aviserent.

Toutes les portes extérieures de la Maison furent fermées.

mées. Le ſervice accoutumé fut interrompu. Les Freres ne firent ni pain ni cuiſine, enſorte que les Prêtres ſe voyant affamés, auroient couru grand riſque de payer chérement le privilége excluſif du Bonnet, ſi le Pere Recteur qui étoit un homme prudent, & qui voyoit que les eſprits s'échauffoient, n'eût promis de ne rien changer, juſqu'à ce que le R. P. Général eût prononcé ſur une matiere auſſi grave & auſſi importante.

CHAPITRE IX.

Frere Nicolas s'embarque pour l'Amerique.

Cependant M. Fortieri qui n'avoit pas vu ſon Gendre de-

puis près d'un an, faiſoit des perquiſitions de tous côtés, écrivoit à tous ſes amis & dans toutes les Villes d'Eſpagne pour tâcher d'en avoir des nouvelles.

Dona Fortieri ſurtout étoit dans une inquiétude mortelle. Elle ne ſçavoit à quoi attribuer l'abſence de celui qu'elle croyoit ſon mari. Car il faut obſerver que quoique ce ſcélerat fut paîtri de vices groſſiers & de défauts ſans nombre, il avoit ſçu ſe déguiſer ſi bien auprès de Victoria qu'elle n'avoit cru trouver en lui qu'un époux attentif, fidêle & complaiſant.

Frere Nicolas entendit parler de ſon hiſtoire à Cadix, où les

les Missionnaires s'étoient rendus pour l'embarquement, & quoiqu'il ne fût pas facile de découvrir qu'elle le regardât de si près, il ne laissoit pas que d'en concevoir de l'inquiétude; & il ne se sentit véritablement à son aise que quand il se vit en pleine mer. La traversée fut heureuse, & les Missionnaires arriverent au lieu de leur destination après une navigation de trois mois & demi.

CHAPITRE X.

Frere Nicolas arrive à Buenos-Aires.

On débarqua à Buenos-Aires, Capitale de Rio de la Plata. Il y avoit alors dans cet-

te Ville quelques mouvemens qu'on vint assez difficilement à bout de calmer. Ils avoient été occasionnés par un traité qui venoit d'être signé à Madrid & à Lisbonne. Le Roi très-Fidèle cédoit au Roi Catholique l'Isle de S. Gabriel, & la Cour d'Espagne donnoit en échange quelques Provinces voisines du Brésil. *

Ces circonstances parurent très propres au Frere Nicolas, pour faire éclater les horribles projets qu'il méditoit depuis longtems. Cependant comme il craignoit le crédit des Jésuites, & qu'il pouvoit aussi bien être arrêté à Buenos-Ai-

res

* Traité conclu entre l'Espagne & le Portugal en 1752.

res qu'à Madrid, parce que cette Ville est très-bien gouvernée, il se déguisa & passa avec beaucoup de promptitude dans la nouvelle Colonie, autrement appellée l'Isle de S. Gabriel. Il n'y fut pas plutôt arrivé que, comme il avoit ses vûes, il s'appliqua uniquement à apprendre la Langue Indienne. C'est un jargon barbare, lequel n'étant assujetti à aucuns principes, est par conséquent très-difficile à saisir.

Cependant au bout de quelques mois, Nicolas en sçut assez pour se faire entendre de ceux dont il vouloit se faire des partisans. Il s'appliqua surtout à les gagner, en distribuant aux Principaux d'entr'eux

tr'eux des liqueurs fortes dont il avoit fait une ample provision à Cadix au nom des Missionnaires, & qu'il avoit trouvé le secret de faire passer dans l'Isle de S. Gabriel.

CHAPITRE XI.

Révolte des Indiens.

Nicolas commença par s'insinuer adroitement dans leurs esprits, & comme les Naturels du pays étoient en beaucoup plus grand nombre que les Portugais dans cette Colonie, il tâcha de réveiller au fond de leur ame ces sentimens de haine que les Européens y font naître par leur inhumanité. Il leur représenta

ta que c'étoit à eux ſeuls qu'on en vouloit par cet échange; que, quand ils ſeroient une fois ſous la domination eſpagnole, ils devoient s'attendre à l'eſclavage & à la mort, parce que les Eſpagnols perſuadés qu'ils avoient aidé les Portugais à ſe fortifier dans cette Iſle, & à s'y maintenir ſi longtems, méditoient d'en tirer la vengeance la plus éclatante, & la plus capable de contenir déſormais les Peuples dans l'obéiſſance & le devoir.

Ce tiſſu d'impoſtures préſenté avec des apparences de réalité à des Peuples naturellement crédules & ſoupçonneux, alluma dans leur cœur la fureur la plus étrange. On

ne ſçauroit ſe peindre les horreurs qu'ils commirent alors dans cette malheureuſe Iſle. Les Portugais furent preſque tous maſſacrés. Nicolas avoit cru devoir faire tomber ſur eux les premiers coups des Indiens afin de les rendre irréconciliables avec le reſte de la Nation. On ſçait aſſez, ſans que je le diſe ici, que rien n'eſt comparable à l'antipathie que les Indiens ont naturellement pour les Eſpagnols & pour les Portugais : mais il faut l'avouer, ce n'eſt pas ſans raiſon. Queſt-ce qui ignore en effet que les Européens, lors de leurs Conquêtes dans le nouveau Monde, n'y établirent leur domination qu'en immolant à leur

leur rage des millions de malheureux Sauvages, dont tout le crime étoit d'avoir combattu pour la Réligion de leurs Peres, & pour la Patrie. Ceux à qui on laissa la vie furent réduits en esclavage & confinés dans des mines, où l'avarice insatiable de leurs nouveaux maitres les accabla de travaux & de mauvais traitemens. C'est de-là qu'est née dans le cœur des Indiens échappés aux fers des vainqueurs; cette haine implacable qu'ils leur ont jurée. Leur ame effarouchée par le spectacle effrayant de crimes inconnus dans le sein de la barbarie, ne peut être touchée des propositions qu'on leur fait de tems en

tems,

tems, pour les inſtruire des vérités ſaintes de la Réligion. L'exemple même des floriſſantes Réductions * que les Jéſuites ont établies au milieu des forêts, & dans les lieux les plus ſauvages, ne peut faire impreſſion ſur eux. A peine en croyent-ils leurs ſemblables, lorſque ceux-ci leur peignent le bonheur dont ils jouiſſent dans ces nouveaux établiſſemens. Soupçonneux à l'excès, ils ſe défient de tout ce qui vient des Etrangers. Ils croyent toujours qu'on en veut à leur liberté, & qu'on s'étudie à leur dreſſer des piéges,

* On appelle ainſi des cantons qui ſont des eſpèces de Paroiſſes gouvernées par les Jéſuites.

ges, afin de les réduire en ſervitude.

Le malheur des Indiens ceſſeroit bientôt ſans doute, ſi les ſages Ordonnances des Rois d'Eſpagne & de Portugal étoient exécutées. Mais un inconvénient preſqu'inévitable dans un pays ſi éloigné de la Cour & des yeux des Miniſtres, c'eſt qu'il ſe trouve toujours grand nombre d'Officiers ſubalternes qui ne craignent pas, pour s'enrichir, de commettre les injuſtices les plus criantes.

Ce n'eſt pas que les vûes des Chefs ne ſoient pures : mais obligés qu'ils ſont de s'en rapporter ſur beaucoup de menus détails, à des gens ſans

 mœurs,

mœurs, ſans probité & ſans humanité, ils ne peuvent réprimer tous les déſordres; enſorte que ces petits Tyrans, ſous prétexte de faire obſerver les Loix, font travailler les Indiens ſans relâche & ſans ménagement. Il eſt impoſſible de décrire les excès auſquels ils ſe portent envers ces infortunés eſclaves. Les Commandeurs ne ſongeant qu'à s'enrichir, & peu délicats ſur les moyens de le faire, n'eſtiment un homme qu'autant qu'il contribue à leur fortune par ſon travail actuel. Ils ne veillent point par conſéquent à la conſervation des Indiens; parce que, s'ils périſſent, la perte eſt pour le Roi. C'eſt de-là

que

que la plûpart d'entr'eux ſe livrant au deſeſpoir, cherchent de toutes les manieres imaginables à s'échapper des ſouterrains dans leſquels on les traite ſi cruellement. S'ils en viennent à bout, ce ſont pour les Eſpagnols ou les Portugais autant d'ennemis irréconciliables.

Souvent même ils s'attroupent, & s'armant de tout ce que la rage met ſous leurs mains, ils portent la déſolation, le carnage & la mort juſqu'au milieu des établiſſemens de leurs anciens maîtres.

Nicolas, voyant que ſes cruels deſſeins lui réuſſiſſoient, plus même qu'il n'avoit oſé s'en flatter, s'empara du Fort

du S. Sacrement, & s'y fortifia avec tout le soin imaginable. Il en confia le gouvernement à un Indien qui lui avoit paru propre à entrer dans ses vûes, par tous les forfaits dont il s'étoit souillé sous ses yeux. Les plus audacieux étoient ses plus chers confidens. C'étoient ceux-là qu'il appelloit dans leur Langue, *les Fils du Soleil & de la liberté.*

CHAPITRE XII.

Les Missionnaires sont chassés de l'Isle de S. Gabriel.

Les Missionnaires, témoins du carnage affreux que les Indiens venoient de faire, s'étoient retirés dans la prin-

cipa-

cipale Eglise de l'Isle, & s'occupoient à calmer par les motifs les plus puissans de la Religion l'effroi & l'épouvante de ceux qui avoient cherché leur salut aux pieds des Autels. Ils attendoient la mort, & ils y exhortoient les tristes compagnons de leurs malheurs.

Nicolas, conduisant une troupe de furieux vient du côté de ce Temple auguste, la fureur peinte sur le front, & le blasphême dans la bouche. Il alloit y entrer, & s'y souiller sans doute des plus horribles sacriléges, lorsque le Pere Mascarès n'écoutant alors que les mouvemens de son zèle & de sa charité, se

préſenta à la porte de l'Egliſe, le Crucifix à la main, & parla en ces termes à cette * Horde de Barbares & à leur Conducteur impie. « Reconnoiſſez » votre Dieu, vos Prêtres, & » redoutez ſes vengeances. »

Ce peu de paroles prononcées avec cette énergie & ce pathétique que la Réligion ſeule peut inſpirer, arrêta tout à coup ces Barbares, & ſembla les glacer d'effroi.

Nicolas s'en apperçut, & répondant fiérement au zèlé Miſſionnaire, que perſonne n'oſât ſortir ſans ſon ordre, il ſe retirea dans une place voiſine, où ayant rangé ſes ſoldats en ordre de bataille, il en-

* Troupes de Barbares.

envoya dire aux Jésuites de venir lui rendre compte de leur conduite.

Ces Peres se rendirent en Procession dans la Place. Ils crurent que cet acte de Religion frapperoit méme la plupart de ces Indiens qui étoient presque tous Chrétiens, & sauveroit la vie à ceux qui se présenteroient en quelque sorte sous la sauve-garde de la Religion.

Ce qu'ils avoient prévu, arriva. Tous ceux qui les suivoient furent épargnés. Nicolas menaça seulement les Missionnaires de leur faire subir les plus grands supplices, s'ils se mêloient directement ou indirectement des affaires pré-

ſentes. Ayant trouvé même qu'ils étoient en trop grand nombre, il en renvoya la plus grande partie à Buenos-Aires. Il ne doutoit pas que la révolution qu'il venoit d'occaſionner n'y fût connue : ainſi il jugea qu'il ne riſquoit rien en les y faiſant conduire. Pour ceux que la politique lui fit retenir, il chargea quelques Indiens affidés de veiller ſur leur conduite, & de l'inſtruire exactement de toute ce que ces Religieux feroient ou diroient. Il ne fut que trop bien ſervi ; car il en fit mourir vingt-cinq en dix-neuf jours, ſous différens prétextes.

CHA-

CHAPITRE XIII.

Nicolas se fait proclamer Roi du Paraguai.

Nicolas fier d'un succès si éclatant, ôsa s'arroger le nom de Roi du Paraguai. Les Indiens qui crurent être affranchis pour jamais de la domination des Européens, le lui déférerent avec de grands cris, & de vives démonstrations de joie. On frappa même à cette occasion plusieurs Médailles qu'on a vues avec indignation en Europe.

La premiere de ces Médailles représente d'un côté Jupiter foudroyant les Géans, & de l'au-

l'autre on voit le buſte de Nicolas I. avec ces mots :

Nicolas I. Roi du Paragai.

La ſeconde Médaille repréſente un combat ſanglant, avec les attributs qui caractériſent la fureur & la vengeance. Sur l'éxergue on lit ces mots :

La vengeance appartient à Dieu, & à ceux qu'il envoye.

CHAPITRE XIV.

Conquêtes de Nicolas I.

Encouragé par cette premiere Victoire, & plus encore par l'appas du butin, Nicolas ſongea à tenter de nouvelles Conquêtes. Il auroit fort ſouhaité s'emparer de Buenos-

Aires :

Aires: mais se croyant trop foible pour une telle entreprise, il tourna ses armes du côté des *Réductions*. C'est ainsi qu'on appelle les établissemens que les PP. Jésuites ont formés au milieu de ces pays barbares. Ce fut dans la Province de l'Uraguai qu'ils jetterent d'abord les yeux pour le grand ouvrage qu'ils méditoient. Leur dessein étoit de conquérir à J. C. tant de vastes contrées, où le vrai Dieu n'avoit pas un seul adorateur. Rien de si grand, rien de si héroïque que ce projet; il étoit digne du zèle le plus apostolique, de ce zèle en un mot que la Religion seule peut inspirer, & soutenir au milieu des plus grands dangers. La

La Province de l'Uraguai ſituée à l'Orient du Paraguai eſt environné d'une chaine de montagnes, au pied deſquelles on voit une fertile & riante campagne, qu'un fleuve qui a donné ſon nom à ce pays, arroſe dans une éſpace de près de deux cens cinquante lieues. C'eſt ſur les bords charmans de ce fleuve que les Miſſionnaires établirent les premieres Réductions. On y en compte aujourd'hui plus de trente, compoſées chacune de plus de ſept ou huit cens habitans. C'eſt avec des peines incroyables que les Miſſionaires ſont venus à bout de civiliſer ces miſérables Indiens, & de leur apprendre à culti-

ver la terre. Enfin ils ont réussi avec du tems, du zèle & de la patience; & il y a telle Réduction qui l'emporte sur beaucoup de Villes de l'Europe par la Police admirable qui s'y observe, par les forces de ses habitans, par l'abondance des choses nécessaires à la vie, & même par les richesses. Il est vrai que ce ne sont pas certains particuliers qui ont du superflu, pendant que d'autres particuliers manquent des choses les plus nécessaires à la vie. Ces richesses sont pour tous les Indiens rassemblées dans le même lieu: c'est une espece de trésor public, duquel on tire des secours pour ceux qui sont dans l'indigence.

Ce

Ce fut de ce côté-là que Nicolas dirigea sa marche. Quand il sortit de l'Isle de S. Gabriel, il avoit à ses ordres environ cinq mille hommes, tous gens déterminés, & prêts aux plus grands crimes. Mais à peine eut-il fait cinquante lieues dans les terres, qu'une foule incroyable de brigands de toutes Nations, d'Européens & Indiens, vint offrir ses services à un si digne Chef. Nicolas les reçut avec distinction, à proportion de leur audace & de leur intrépidité. Cependant comme il se voyoit à la tête de près de dix-huit mille hommes, il crut devoir partager cette armée en deux Corps, & cotoyer sur

deux colonnes le fleuve de l'Uraguai.

Un nommé Mario, qu'il avoit connu en Espagne, lui parut capable de commander sous lui cinq mille hommes qu'il détacha du gros de l'armée. Ce Mario avoit servi quelque tems dans son pays en qualité de Sergent, & il n'en étoit sorti que, parce qu'ayant déserté plusieurs fois, il méritoit la mort suivant les Loix de la discipline militaire.

Il faut avouer que ce fut un bonheur pour Nicolas d'avoir rencontré un tel homme au milieu des déserts du Paraguai; car comme il ignoroit absolument l'art de la guerre, ses Indiens, faute d'entendre

les évolutions militaires, marchoient & combattoient en désordre. C'eſt ce qui engagea Nicolas à s'arrêter auprès de S. Dominique, Réduction très-conſiderable qu'il ruina entiérement, afin que Mario pût diſcipliner ces Barbares, les diviſer par Compagnies, leur apprendre à ſe rallier dans un combat, à marcher en avant, à diſtinguer leurs Officiers, & à être attentifs aux différens ordres qu'on leur donnoit, afin de les exécuter fidelement.

Cependant Nicolas qui n'avoit encore été qu'un Roi confondu dans la foule, réſolut de prendre des ornemens convenables à ſa nouvelle dignité.

té. Il se couvrit les épaules d'un manteau d'écarlate dont les boutons étoient de cuir doré. Il avoit une large ceinture de soie verte, relevée de plusieurs petits morceaux de verre ; ce qui est un grand ornement dans ce pays. A son côté étoit suspendu un large coutelas qui n'a jamais été ensanglanté que du sang des siens ; car quand on l'offense, il sçait se faire justice à lui même de la maniere la plus terrible. On compte jusqu'à cent soixante Indiens tués de sa propre main pour n'avoir pas, faute d'intelligence, bien exécuté ses ordres. Il se choisit aussi des Gardes qui l'escortoient avec un faste ridicule

au milieu des déserts du nouveau Monde. Il affectoit encore de se faire porter par des esclaves, & c'étoit à qui auroit l'honneur d'être choisi pour un si noble emploi. Un Européen précédoit ce pompeux cortége, l'épée haute, & menaçant de la mort quiconque n'obéiroit pas au Roi son maître.

On dit cependant que les jours de bataille, il se contente de commander & de combattre par ses Généraux. Soit raison politique, soit lâcheté, il n'expose plus une tête si précieuse aux dangers qui sont inséparables des expéditions militaires. C'est un Roi d'Orient qui fait la guerre du fond de son Sérail.

CHA-

CHAPITRE XV.

Combat entre Nicolas I. & quatre Réductions que le danger avoit réunies.

La marche de ce phantôme de Roi jetta la consternation au milieu des Réductions. Les Missionnaires sçavoient ce qu'ils avoient à craindre d'une troupe de furieux qui ne respiroient que le sang & le carnage. Cependant l'orage étant prêt à fondre sur eux, ils s'assemblent & délibérent sur ce qu'ils doivent faire pour le conjurer. Il fut résolu qu'on iroit au devant de Nicolas pour tâcher d'ob-

d'obtenir de lui qu'il n'attaquât point de pauvres Indiens qui ne l'avoient jamais offensé, & qui ne s'oppoſoient nullement à ſon paſſage.

On députa à cet effet huit Miſſionnaires qui ſe firent ſuivre de cent robuſtes Indiens chargés de rafraîchiſſemens, & de tout ce qu'il y avoit de plus précieux dans les Réductions. Dès qu'ils furent à la vûe du camp de Nicolas, deux des Miſſionnaires s'avancerent avec confiance & demanderent à parler au Chef.

Ces Miſſionnaires furent conduits à la tente du Capitaine des Gardes. C'étoit un Anglois qui avoit paſſé les mers pour mettre quelqu'inter

tervalle entre lui & l'échafaut. Après avoir fait longtems attendre ces Députés, il parut enfin, & reçut les Peres avec un dédain insultant. *Il vous convient bien*, leur dit-il en espagnol, *d'oser resister au plus grand Roi du Monde. S'il m'en croit, il vous exterminera tous.* Un des Peres ayant voulu lui répondre, qu'ils n'avoient jamais prétendu s'opposer à Nicolas, qu'ils venoient le supplier de ne les pas traiter en esclaves, il les interrompit brutalement, en leur ordonnant de le suivre.

Il y avoit un triple retranchement autour de la tente de Nicolas. C'étoit de larges fossés d'une profondeur éton-

nante. Trois cens Indiens é-toient cantonnés au fond de chacun de ces fossés, Au centre de cette circonvallation étoit une tente, ou édifice mobile. On n'y pouvoit parvenir que par trois issues opposées entr'elles. Ce brigand avoit cru devoir prendre ces précautions pour la sureté de sa personne, & pour inspirer à ceux mêmes qui l'avoient fait ce qu'il étoit, du respect pour leur ouvrage.

Les Missionnaires ayant été enfin introduits dans l'endroit où Nicolas donnoit ses audiences, il les reçut avec cet appareil ridicule de grandeur qu'un vil Chef de voleurs croyoit se donner, en imitant mal

mal le cérémonial de la Cour d'Eſpagne, où il n'avoit jamais connu que des valets.

Les Jéſuites voulant ſe conformer aux mœurs du lieu où ils ſe trouvoient, & fléchir un Barbare qui ajoutoit à l'orgueil eſpagnol la férocité d'un Sauvage, s'approcherent de lui reſpectueuſement, & lui tinrent ce diſcours.

„ Illuſtre Chef d'un Peuple
„ libre, des Indiens qui ſont
„ vos freres, & qui redoutent
„ votre colére, nous ont en-
„ voyés vers vous pour vous
„ dire : le Dieu que nous ado-
„ rons protége ceux qui ne
„ font point d'injuſtices. Vou-
„ driez-vous réduire en eſcla-
„ vage des malheureux qui ne

„ possédent d'autres richesses
„ que celles qu'ils arrachent à
„ la terre avare? Nous vous
„ envoyons des fruits que nos
„ laborieuses mains ont cueil-
„ lis dans des lieux, où il n'y a-
„ voit jadis que des ronces &
„ des serpens. Puissent ces pré-
„ sens champêtres vous être
„ agréables, & détourner des-
„ sus nos têtes les fléches de
„ vos redoutables Guerriers.
„ Les Robes * noires nous
„ assurent que vous êtes notre
„ frere en J. C. & que vous
„ ne voulez pas nous perdre.

Nicolas répondit en peu de mots: „ Que les Réductions
„ ne s'opposent point à mon
„ passage, sinon vous en ré-
pon-

* Les Jésuites.

„ pondrez. Dieu abandonne „ ce pays à ceux qui ſçavent „ combattre & vaincre.

Nicolas affectoit ce ton oriental d'après quelques mauvais livres qu'il avoit lûs étant Portier chez les Jéſuites. Il croyoit que cela ajoutoit à la dignité du perſonnage qu'il faiſoit. Ses réponſes étoient toujours myſtérieuſes. Il y avoit néanmoins de la politique dans cette conduite, & plus d'art qu'on auroit été tenté d'en ſoupçonner dans un tel homme.

Les Miſſionnaires s'en retournerent aſſez contens, parce qu'il leur paroiſſoit que leurs préſens avoient été bien reçus. Les Grands de la Cour

de Nicolas paroissoient enchantés de quelques centaines de couteaux, de ciseaux & de choses semblables que les Jésuites avoient distribués, avant leur départ. Mais ces Peres comptoient surtout sur la protection d'une espece de premier Ministre de Nicolas. Ils l'avoient mis dans leurs intérêts, en lui faisant présent d'une agraffe d'argent, d'une paire de boucles d'argent, & d'un assez beau couteau dont le manche étoit travaillé avec gout.

Ce Vizir de nouvelle institution n'avoit encore rien vû de si beau dans le Palais ambulant de son Maître. Il promit donc la paix aux Jésuites,

&

& l'on prétend même qu'il parla beaucoup pour eux à Nicolas, en lui montrant les présens qu'on lui avoit faits. Mais Nicolas qui sçavoit que cet Indien avoit beaucoup de crédit sur l'esprit des Sauvages, & qui craignoit que son ardeur ne se refroidît, lui dit en peu de mots : « Cacique, „ on te trompe. Les Robes „ noires ont des appartemens „ remplis de pareilles curiosi„ tés. Allons dans les lieux „ qu'ils habitent, nous choi„ sirons.

Ce peu de paroles ralluma le courage du stupide Indien. Il fit briller aux yeux des siens les libéralités des Jésuites ; & ce que ces Peres croyoient de-

voir

voir leur procurer une paix durable, fut justement ce qui artira sur eux le poids de la guerre la plus funeste & la plus sanglante. *Non hos servatum munus in usus.*

A peine les Jésuites avoient-ils consolé leurs chers Indiens, que la joie qu'ils avoient répandue parmi eux se convertit bientôt en tristesse & en deuil. On vit arriver de toutes parts dans les Réductions ceux des Néophites qui sont chargés en tout tems de battre les campagnes de peur des surprises. Ils publioient qu'une armée formidable s'avançoit du côté des Réductions, & que les cruautés que ces brigands exerçoient étoient incroya-

croyables. Ils disoient que plusieurs d'entr'eux avoient été dévorés par ces Anthropophages. En un mot ils racontoient des choses trop capables d'effrayer une timide populace toujours susceptible des impressions que font sur elle les récits extraordinaires.

Les Corrégidors & les Jésuites ayant tenu conseil de guerre, il fut résolu qu'on assembleroit tous les Indiens capables de combattre, qu'on leur distribueroit des armes, & qu'on s'avanceroit en bon ordre dans la campagne afin de couvrir les Réductions.

Mais à peine avoit-on fait une lieue qu'on apperçut l'armée de Nicolas, qui marchoit

à pe-

à petits pas, & en ordre de bataille.

Les Corrégidors ayant disposé leurs troupes le plus avantageusement qu'ils purent, députerent un Hérault vers Nicolas pour lui demander s'il apportoit la paix ou la guerre. Mais à peine l'Envoyé fut-il à portée de l'avant-garde ennemie qu'un Portugais le tua d'un coup de fusil.

Cette barbarie ayant été commise à la vûe des Corrégidors & des Jésuites, on ne douta plus qu'il n'en fallût venir aux mains avec un ennemi si féroce & si sanguinaire. En effet, à peine les deux armées se trouverent-elles en présence, & à la portée

de

de la Mousqueterie, qu'un Patri d'avanturiers commandés par le Capitaine des Gardes dont nous avons déja parlé, vint fondre avec furie sur les troupes des Réductions. Le choc fut rude, & peu de ces Barbares échapperent à l'épée des Néophites. Il est vrai que les vainqueurs payerent cher cet avantage; car ils perdirent près de six cens hommes de leurs meilleures troupes: mais ce qui fut pour eux plus funeste que ne l'eût été une défaite complette, ce fut la mort du Cacique Dom Louis de Marica. Ce brave homme s'étant trop exposé en voulant donner des ordres pendant le premier feu, reçut un

un coup de flèche dans la tempe droite, dont il expira sur le champ. Les soldats Indiens, quoique naturellement fort braves, se voyant sans Général, perdirent tout-à-fait courage. Ce fut dans ce moment critique que le gros de l'armée de Nicolas vint tomber sur les troupes des Réductions. Elles ne rendirent presque plus de combat, & se débanderent, en poussant des cris lamentables, & en se recommandant aux prieres des Missionnaires. Il s'en fit un carnage épouvantable. Mais ce qui se passa ensuite dans les Réductions est digne de larmes éternelles. Ensevelissons dans l'oubli le plus profond les

les profanations, les ſacriléges & les horreurs dont ces triſtes climats viennent d'être témoins. On ne pourroit les décrire qu'à la honte de l'Humanité. Ces abominations furent telles que des Hurons, ou des Cannibales de ſang froid en auroient été pénétrés d'horreurs. Les quatre Réductions qui s'étoient réunies pour détourner le malheur commun, & tous les Miſſionnaires ayant été inhumainement maſſacrés, Nicolas fondit comme un torrent impétueux ſur toutes les Peuplades qui ſont entre le Parana & l'Uragai. Ce furent partout les mêmes dévaſtations, & malheureuſement pour ces Peuples infortunés,

tunés, Mario ſeconda trop bien l'infame Brigand à la fortune duquel il s'étoit attaché.

Le bruit des victoires de Nicolas ayant été porté juſqu'aux Mammelus, ces peuples lui députerent une célebre Ambaſſade, & l'inviterent à ſe rendre à Saint Paul, pour y établir le ſiége de ſon Empire.

Il ne ſera pas hors de propos de donner une deſcription abrégée de cette Ville & des mœurs de ſes Habitans.

La Ville de Saint Paul, qu'on nomme autrement Paratininga, eſt ſituée au-delà de Rio Janeiro, & vers le Cap de Saint Vincent, à l'extrémité du Bréſil. Ce furent les Portugais

tugais qui bâtirent cette Ville: mais à peine y furent-ils établis qu'il leur arriva ce qui étoit arrivé aux anciens Romains: ils manquerent de femmes. Ils se virent donc contraints d'en prendre chez les Indiens. De ces Mariages bizarrement assortis, naquirent des enfans qui eurent tout les défauts de leurs meres, & peut-être ceux de leurs peres, sans avoir aucunes de leurs vertus. La seconde génération étoit déja dans un tel décri, que les Villes voisines auroient cru se déshonorer, si elles eussent continué de vivre en commerce avec des peuples si corrompus. Pour marquer même le souverain mépris qu'on avoit

pour eux, on leur donna le nom de *Mammelus*, nom ſous lequel ils ont été connus depuis.

Il y a déja long-tems qu'ils ont ſecoué le joug du Portugal & qu'ils n'obéiſſent plus aux Gouverneurs envoyés dans ce pays par le Roi très-fidele. Il s'eſt donc formé dans cette Ville un eſpece de République, qui a ſes Loix & ſon Gouvernement particulier.

Il eſt bon encore de remarquer que cette Ville s'eſt formée comme l'ancienne Rome du rebut de toutes les Nations. C'eſt l'aſyle de tous ceux qui ſe ſont dérobés aux ſupplices dûs à leurs crimes, ou qui cherchent à mener impunément

ment une vie licentieuſe. Les Negres fugitifs, les Voleurs, les Aſſaſſins, ſont ſûrs d'y être bien reçus.

La ſituation avantageuſe de Saint Paul & les Fortifications que les Habitans y ont fait faire, ont fait perdre aux Rois de Portugal l'eſpérance de remettre cette Ville dans le devoir; & même encore aujourd'hui, ſi les Mammelus payent un cinquiéme de l'or qu'ils tirent de leurs mines, au Roi très-Fidele, ils ont grand ſoin, en payant, de proteſter qu'ils ſont indépendans, & que c'eſt un préſent qu'ils font au Roi de Portugal, pour lui témoigner le reſpect qu'ils ont pour ſa Perſonne ſacrée.

CHAPITRE XVI.

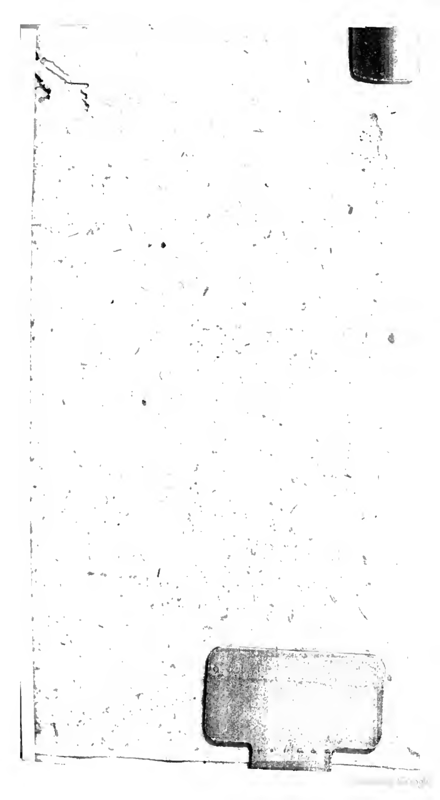
Nicolas I. reconnu Roi du Paraguai & Empereur des Mammelus.

On ne doit pas être ſurpris que les Mammelus frappés de l'éclat des conquêtes de Nicolas, lui ayent offert la Ville de Saint Paul & la Couronne Impériale. Ces peuples ne vivant eux-mêmes que de brigandages, ont été bien aiſes de ſe donner un Chef accrédité. Ce fut à Ciudad Réal que les Envoyés de Saint Paul le joignirent, & lui firent les offres les plus brillantes & les plus flatteuſes.

Nicolas ſe hâta de ſe rendre dans cette Ville. Il chargea un de ſes principaux Officiers de faire conſtruire des voitures ſur les bords du Parana, & de les charger du butin immenſe qu'il avoit embarqué ſur ce fleuve dans des Balſes ou Batteaux de tranſport en uſage dans ce Pays. Pour lui, il partit à la tête de ſix mille hommes d'élite & fit ſon entrée dans Saint Paul le 16 Juin 1754, avec toute la pompe d'un grand Roi qui triomphe de ſes ennemis, après avoir terminé une guerre juſte & légitime. On dit que le 27 de Juillet ſuivant il fut couronné Empereur des Mammelus dans la principale Egliſe de Saint Paul:

Paul: (car il y a dans cette Ville beaucoup de Religieux, ainſi que très peu de Religion;) & que tous les Habitans lui ont prêté ſerment de fidélité. On publie encore qu'il fait travailler à un Code de Loix appropriées ſans doute aux mœurs & au caractere du Souverain, & des Sujets. Au reſte, comme on ne ſçait rien de plus détaillé ſur Nicolas I. & qu'on attend inceſſamment de nouveaux Mémoires, on donnera la ſuite de cette Hiſtoire, dès qu'on les aura reçus.

FIN.




BIBLI
Vitto